

mentionné plus haut, *The Parisiana Poetria of John of Garlandia*, ed. by T. Lawler, New Haven/London, 1974. Pour la seconde section, on pourrait ajouter U. Krewitt, *Metapher und tropische Rede in der Auffassung des Mittelalters*, Wuppertal, 1971 ; Th. Haye, *Das Lateinische Lehrgedicht im Mittelalter*, Leiden – New York – Köln, 1997. Il manque, certainement par omission, l'indication de l'ouvrage de B. Colombat pourtant souvent cité dans les *Adnotationes*: Colombat 1993. Il doit s'agir de la monographie *Les figures de construction dans la syntaxe latine*, Paris, 1993.

À la fin de l'ouvrage on trouve un *Index locorum S. Scripturae* (p. 293-4) et un exhaustif *Index fontium* incluant, entre autres, des renvois à l'*Aristoteles Latinus* et ses commentateurs arabes, à l'*Expositio Psalmorum* de Cassiodore dont l'usage est systématiquement consigné dans les *Adnotationes*, ainsi que des renvois à des textes peu connus, comme *Felix nimium* d'Eustratius (p. 310).

Comme nous venons de le montrer, cette édition critique d'une glose très importante du poème grammatical *Grecismus* constitue une belle réalisation, très riche en données concernant la critique textuelle, les sources doctrinales de toute sorte d'une œuvre grammaticale majeure, documentant en même temps la pratique de l'enseignement au Bas Moyen Âge. Cet ouvrage suscitera certainement beaucoup d'intérêt auprès des médiévistes aussi bien qu'auprès des historiens de la langue, de ceux de la pédagogie et, en général, de la culture littéraire.

Alexandru CIZEK

Isidoro di Siviglia. Etimologie. Libro XI. De homine et portentis. Edizione, traduzione e commenta a cura di Fabio GASTI, Paris, Les Belles Lettres, 2010 (*Auteurs Latins du Moyen Âge*), 176 p.

Isidore de Séville. Étymologies. Livre XX. De penu et instrumentis domesticis et rusticis. Texte établi, traduit et commenté par Jean-Yves GUILLAUMIN, Paris, Les Belles Lettres, 2010 (*Auteurs Latins du Moyen Âge*), 177 p.

Il est logique de recenser ensemble ces deux volumes, qui sont les derniers parus de la nouvelle édition des *Étymologies* d'Isidore de Séville, dans la collection «Auteurs Latins du Moyen Âge» ; désormais le chiffre symbolique de dix livres (sur vingt) est atteint, ce dont on ne peut que se réjouir. Et la qualité de ces deux derniers tomes ne peut qu'accroître cette satisfaction.

La lecture presque simultanée des deux livres fait voir quelques petites différences : F. Gasti normalise moins l'orthographe que J.-Y. Guillaumin (par exemple, *diriuatio* dans le livre XI, *deriuatio* dans le livre XX), il a tendance aussi à transcrire les termes grecs en alphabet latin (sauf en XI, 1, 130), alors que J.-Y. Guillaumin n'hésite pas à adopter l'alphabet grec. Mais dans l'ensemble les deux éditions sont fondées sur des principes semblables : un certain éclectisme qui n'exclut *a priori* aucune des branches de la tradition, et une attention portée aux sources et au sens du texte qui incite parfois à choisir des variantes minoritaires dans la tradition. Pour éditer un texte comme celui des

Étymologies, dont la transmission manuscrite, particulièrement complexe, comporte de multiples contaminations, c'est probablement la meilleure solution¹.

Les deux volumes marquent donc un certain progrès par rapport à l'édition de W. M. Lindsay (Oxford, 1911). Dans le livre XX, la division en chapitres est plus fidèle aux manuscrits : en effet, W. M. Lindsay, à la suite de F. Arévalo, avait coupé le premier chapitre après le § 3 et fait commencer un deuxième chapitre *De escis* non attesté par les manuscrits. La nouvelle numérotation des chapitres n'est pas trop gênante (sauf peut-être dans le ch. 1 où il faut sans cesse penser au décalage de trois paragraphes, mais il était difficile de procéder autrement) : dans la pratique, l'ancien numéro de chapitre est indiqué à côté du nouveau entre crochets droits.

Du point de vue stématique, l'aspect le plus notable de l'édition de F. Gasti est l'importance accordée à la famille « extra-hispanique » mise en évidence par W. Porzig et composée de *X* (*St. Gallen, SB, 237*) et *C* (*Leiden, UB, Voss. Lat. F 74*). Certaines leçons du livre XI sont fondées uniquement sur ces deux témoins (et aussi, il est vrai, sur la source et le sens du passage) : *reflexae* (1, 135) et *praenumeria* (3, 8). Deux autres leçons ont une base manuscrite à peine plus large : *quod... uicinum* en 1, 118 (mss. *XC* et *G*) et *nomen* en 2, 33 (*XC, G* et *W*). On peut regretter que J.-Y. Guillaumin n'ait pas collationné *C*, mais de toute façon, comme par ailleurs le ms. *X* a rejoint la famille « italienne »², il est impossible de reconstruire la branche *XC* dans le livre XX. Les deux éditeurs sont d'accord, en revanche, pour donner une grande importance à *G* (*St. Gallen, SB, 232*) ; dans deux cas au moins ils jugent, probablement à raison, qu'il est le seul de tous les mss. collationnés à comporter la bonne leçon, confortée par la source et la signification du texte : *inpudentissimis* en XI, 2, 30 et *urgeatur* en XX, 1, 36 [= Lindsay 2, 33]³.

Des groupes de mots importants, parfois même des phrases entières que W. M. Lindsay avait athétisés ou même rejetés dans l'apparat critique (ce qui les rendait presque invisibles) sont réintégrés au texte : XI, 1, 38 ; 1, 67 ; 1, 68 ; 1, 83 ; 2, 31 ; XX, 1, 24 [= Li. 2, 21] ; 10 [11], 8 ; 11 [12], 5 ; 12 [13], 4 et 15 [16], 1. Finalement, la seule phrase d'une certaine longueur qui soit encore considérée comme une interpolation non-isidorienne se trouve en XX, 8 [9], 10 (*sporta... fiebant*, ajouté par les mss. *TU*).

Le texte de W. M. Lindsay est amélioré de manière convaincante en XI, 1, 20 (*ueniente... exeunte... dante... aere*) ; 1, 30 (*dicunt*) ; 1, 36 (*occulunt*) ; 1, 39 (*ut et*) ; 1, 42 (*cooperiuntur*) ; 1, 45 (*ex qua*) ; 1, 47 (*et contra*) ; 1, 73 (*dextra autem laeuaque*) ; 1, 92 (*unde*) ; 1, 96 (*et hostia*) ; 1, 104 (*quem*) ; 1, 107 (*quorum*) ; 1, 126 (*sicut et*) ; 1, 142 (*gene-*

¹ F. Gasti avait expliqué ses principaux choix dans son article préparatoire « Publicare Isidoro. Ecdotica e ricerca delle fonti », *Bollettino di studi latini*, 38, 2008, p. 102-118. Il a changé d'avis sur deux points : en XI, 1, 22 (cf. p. 107 de son article), il préfère maintenant *odoris* à *odore* (probablement à juste titre : il faut voir dans *odoris* le complément de *adactus*, ce mot devant être considéré comme un substantif) ; et en 3, 17 (cf. p. 115), il adopte la graphie *Lemnius* de l'archétype.

² Le changement de famille de *X* se fait à partir du c. XIX, 7 des *Etym.* : voir M. RODRÍGUEZ-PANTOJA, *Etimologías. Libro XIX*, Paris, 1995 (*Auteurs Latins du Moyen Âge*), p. 25-26.

³ En XI, 3, 8, *G* est aussi le seul ms. à avoir le présent *deficit*, qui offre un sens plus satisfaisant que le parfait ; cependant F. Gasti a probablement raison d'éditer *defecit*, car le parfait peut avoir un sens résultatif et les deux formes devaient se prononcer de la même façon à l'époque d'Isidore, ce qui pourrait expliquer une éventuelle confusion commise par l'auteur. En XX, 2 [3], 9, J.-Y. Guillaumin adopte *sed* transmis seulement par *G*, mais cela ressemble à nouveau à une *lectio facillior*, et la conjonction *et*, attestée par les autres mss., peut parfois avoir une nuance d'opposition.

rabile et perfusus); 1, 145 (*ualidior*); 1, 147 (*prolixa*); 2, *tit. (hominis)*; 2, 6 (*quem*); 2, 12 (*sine oculis et acciperent*); 2, 17 (*quod*); 2, 26 (*intra iuuenem et intra pauperem*); 2, 33 (*nomen*); 3, 7-8 (*alia magnitudine... alia defectu... alia decisione*); 3, 27 (*et in eadem India*); et XX, 1, 18 [= Li. 2, 15] (*sub cinere*); 2 [3], 2 (*uino*)⁴; 2 [3], 16 (*sit*); 3 [4], 2 (*sic me*); 10 [11], *tit. (lectis)*; et 13 [14], 12 (*oliuaria*).

D'autres choix sont plus contestables. En XX, 4 [5], 3 *uirgularum* ne repose sur aucun ms.; en 8 [9], 9, *uirgulis* est attesté seulement par C (d'après l'apparat de W. M. Lindsay, ce ms. n'ayant pas été collationné par J.-Y. Guillaumin): pourquoi donc rejeter *uirgultorum* et *uirgultis*, qui offrent pourtant un sens satisfaisant? En XX, 8 [9], 5, il ne faut pas corriger *abuncos* des mss.: comme l'a montré par ailleurs P. F. Alberto⁵, *abuncus* n'est pas un mot-fantôme mis pour *obuncus*. En XX, 14 [15], 3, la conjecture de J. N. Adams⁶, *tollenonem* pour *telonem*, est séduisante, et elle aurait pu au moins être signalée en note.

Quand le texte de l'archétype comporte une incohérence grammaticale, il est difficile de savoir s'il faut l'attribuer à l'auteur ou à une erreur de transmission (à un stade très ancien de la transmission manuscrite). En d'autres termes, faut-il alors corriger le texte de l'archétype ou pas? La question n'est pas simple, et tout philologue qui a réfléchi à ce genre de problème sait qu'on ne peut pas y répondre de manière catégorique. Malgré tout, il semble possible d'affirmer qu'Isidore est parfois incohérent dans l'usage du singulier et du pluriel, par exemple en XI, 1, 143 (*quod... collecta sunt*). Non sans hésitation, j'aurais donc conservé le texte unanime ou quasi-unanime des manuscrits en XI, 1, 87 (*medulla appellata quod madefaciunt*); XX, 10 [11], 11 (*sella curulis erat in quibus*) et 11 [12], 3 (*uehiculum... quibus*)⁷.

Un autre passage difficile concerne les deux livres (XI, 1, 65 et XX, 13 [14], 11), puisque Isidore y reproduit la même étymologie: il est donc intéressant de comparer les choix des deux éditeurs. F. Gasti choisit d'abord de privilégier le témoignage des manuscrits contre celui de la source (*celluntur*, alors que Servius emploie une forme de *cillere*) puis il fait le choix inverse (*in his cillantur*, conformément à Servius, alors que la tradition manuscrite penche pour *scillantur* et qu'aucun témoin ne comporte *in his*). Les choix de J.-Y. Guillaumin sont presque à l'opposé: il conforme d'abord son texte à celui de Servius, en corrigeant *celluntur* en *cillantur*, mais ensuite il se contente de changer *scillantur* en *cillantur* (sans introduire *in his*). Je crois que j'aurais adopté le même texte que J.-Y. Guillaumin, parce qu'il est le plus cohérent (*cillantur* et *cillantur*

⁴ Cette variante, bien que mineure, est intéressante, car elle confirme que certaines formes non classiques de W. M. Lindsay n'avaient aucun fondement, et que c'est la leçon classique qui est correcte: voir déjà mes remarques dans *ALMA*, 67, 2009, p. 342 (à propos d'*Etym.* III).

⁵ P. F. ALBERTO, «Neologisms and rare words in visigothic latin: the case of Eugenius of Toledo», dans *Latin vulgaire – latin tardif VIII. Actes du VIII^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif. Oxford, 6 – 9 septembre 2006*, éd. R. WRIGHT, Hildesheim, 2008, p. 421-428, spéc. p. 423-426.

⁶ J. N. ADAMS, *The Regional Diversification of Latin. 200 BC-AD 600*, Cambridge, 2007, p. 238-239.

⁷ En sens inverse, mais là encore avec quelque hésitation, j'approuve le choix de J.-Y. Guillaumin (qui reprend d'ailleurs le texte de F. Arévalo) en XX, 14 [15], 3: *auem leuantem... ac deponentem*; en effet, le texte des mss., *leuantis... ac deponentis*, n'offre aucun sens, et le génitif s'explique facilement par la proximité de *eiusdem nominis*.

sont des formes du même verbe) et parce que le changement de *scillantur* en *cillantur* est le plus économique⁸.

Globalement la traduction est précise et juste, mais on peut discuter certaines interprétations. En XI, 1, 28, *pilo* n'est peut-être pas le verbe *pilo*, *-are*, mais le substantif *pilo*, *-onis*, variante morphologique de *pilum* (on trouve d'autres doublets morphologiques comparables : *umbus / umbo* en XI, 1, 99 et *cilio* variante de *cilium* en XX, 3 [4], 7). En XI, 1, 27, l'interprétation de *contra capitium* est difficile, et un léger désaccord entre le texte (où *contracapitium* est écrit en un seul mot) et la traduction (où *contra capitium* est en deux mots) suggère que F. Gasti lui-même a eu des hésitations. Le problème est de savoir si *contracapitium* est un mot inventé *ad hoc* par Isidore pour expliquer *obcipientium* (ce que semble indiquer le *quasi* qui précède *contracapitium*) ou si ce passage comporte la première attestation de *capitium* avec le sens de « tête » (l'espagnol *cabeza* vient de *capitia*). Cette question ne peut pas être résolue avec certitude, mais je penche pour la seconde hypothèse : en effet, *quasi* n'introduit pas uniquement des formes créées *ad hoc*, il est très souvent utilisé pour expliquer le sens d'un mot (par exemple en XI, 1, 22, *odoratus quasi aeris odoris adtactus*); et surtout, il me semble que si Isidore avait voulu inventer un mot pour gloser *obcipientium*, il n'aurait pas proposé *contracapitium*, mais *obcapitium*, qui seul aurait eu une valeur démonstrative (la règle générale veut que les formes inventées ressemblent au mot analysé et en particulier qu'elles aient la même initiale : voir, par exemple, *canities... quasi candidities* en XI, 2, 29, ou *stibadium... quasi stipadium* en XX, 1, 2). En XI, 1, 45, F. Gasti n'a pas compris que le rapprochement de *barba* et *uir* vient de la prononciation presque identique du *b* et du *v* à l'époque d'Isidore : *uir* devait se prononcer [bir]; on observe le même phénomène en XX, 11 [12], 5 : *basterna... quasi uiae sternax*, où *uiae* était probablement prononcé [bie]⁹. En XI, 1, 62, *ola* est peut-être issu de la prononciation tardo-antique d'*ulna*, avec ouverture du *ũ* en *o* et assimilation du *n* au *l* qui précède (hypothèse de V. Pisani, « Due volgarismi latini », *Helikon*, 5, 1965, p. 146-147). En XI, 1, 127, l'étymologie *splen dictum a supplemento* vient de recevoir une explication très séduisante grâce à C. Nicolas¹⁰ : conformément à un usage courant dans l'étymologie antique, l'étymon, considéré comme évident, a été remplacé par un synonyme ; autrement dit, derrière *a supplemento*, il faut comprendre *ex pleno* (*splen... ex pleno* étant prononcé [esplén... espléno]).

Le relevé des sources est presque complet, mais on peut en ajouter au moins une autre : en XX, 13 [14], 10, le rapprochement entre *pala* et *uentilabrum* (*pala, quae uenti-*

⁸ Toutefois une évolution *his cillantur* > *scillantur* n'est pas à exclure : l'aphérèse de *hi-* (par réaction contre le phénomène de la prothèse) est attestée ailleurs chez Isidore (cf. *Spaniae* en XI, 3, 28, alors qu'on trouve *Hispaniae* en XX, 2 [3], 18). Mais si on accepte cette hypothèse il faut de toute façon éditer *his cillantur* (comme W. M. Lindsay en XI, 1, 65) et non *in his cillantur*.

⁹ Voir R. MALTBY, « Late Latin and Etymologising in Isidore of Seville », dans *Latin vulgaire-latin tardif V. Actes du V^e Colloque international sur le latin vulgaire et tardif*, Heidelberg, 5-8 septembre 1997, éd. H. PETERSMANN et R. KETTEMANN, Heidelberg, 1999, p. 441-450, spéc. p. 448. R. Maltby note aussi (p. 449) que l'étymologie *facies dicta ab effigie* (XI, 1, 33) peut s'expliquer par la sonorisation du *c* intervocalique.

¹⁰ C. NICOLAS, « De l'étymologie pour l'œil à l'étymologie pour l'oreille : l'exemple de la prothèse vocalique dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville », *Revue de Philologie*, 82, 2008, p. 333-354, spéc. p. 346. F. Gasti n'a pas pu connaître cet article : quoique le numéro de la revue soit daté de 2008, le t. 82.2 est en fait paru en 2011.

labrum uulgo dicitur) vient de Jérôme, *Liber interpretationis hebraicorum nominum (palas, quas uulgo uentilabra nuncupant, CCSL, 72, Lag. 47 l. 3)*¹¹.

Je termine ce compte rendu par quelques remarques, non exhaustives, sur la langue des deux livres. Il faut noter, tout d'abord, quelques indications d'Isidore sur l'évolution phonétique du latin, par exemple la palatalisation du groupe *-dy-* (XX, 8 [9], 4 *solent Itali dicere ozie pro hodie*, cf. V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, 31981, § 96) ou l'évolution du groupe *-gm-* vers *-lm-* (XX, 15 [16], 5 *sagma quae corrupte uulgo salma dicitur*, cf. vieux-castillan *salma* et V. Väänänen, *op. cit.*, § 118 et 124).

Dans le domaine de la morphologie, on doit signaler le nominatif neutre singulier *ipsud* (XI, 1, 61 et 2, 33), l'ablatif des comparatifs en *i* (*uiridiori* en XI, 2, 21, *subteriori* en XI, 3, 18, *posteriori* en XX, 15 [16], 6, mais en sens inverse *interiore* en XI, 1, 129), le comparatif analytique *magis uerum* (XI, 1, 64), et la forme verbale de présent, et donc de 2^e conjugaison, *molent* (XI, 1, 52). On rappellera aussi les doublets morphologiques évoqués plus haut : *umbus / umbo, pilum / pilo, cilium / cilio*. Le plus notable est la variation de genre de certains substantifs : *crinis* fém. (XI, 1, 31), *soboles* masc. ou nt. mais pas fém. (XI, 1, 102), *cratera* fém. (XX, 4 [5], 3, cf. p. 62-63 n. 253), *catinum* nt. (XX, 5 [6], 5), *corbis* masc. (XX, 8 [9], 10). Le neutre recule légèrement : acc. *inguinem* (XI, 1, 72), formes de masc. *licinius* (XX, 9 [10], 2 ; cf. p. 82-83 n. 336), *scabillus* (XX, 10 [11], 8) et *bacillus* (XX, 12 [13], 1). Un même mot peut changer de genre dans la même phrase : XI, 1, 131 *caecum intestinum... quem* ; 1, 142 *semen... generabile... perfusus* ; 1, 145 *paternum semen ualidior*. Le terme *semen* est aussi masculin en XI, 1, 104 (*semen... quem*) : la concordance de trois passages où *semen* est employé comme masculin semble indiquer qu'Isidore a réellement hésité sur le genre de ce mot et qu'il ne s'agit pas de banales étourderies.

En XI, 1, 50, la forme *grossior* surprend car le sujet est clairement neutre (*quod inferius, eo quod grossior sit, labrum*). Or ce n'est pas le seul passage où le comparatif neutre est en *-ior* : *paternum semen ualidior* (XI, 1, 145, déjà cité) et, dans d'autres œuvres d'Isidore, *copiosiore* *esse gaudium* (*Sententiae* II, 14, 5) et *ardentior fit ingenium* (*Synonyma* II, 64). Il faut préciser que, si Isidore semble avoir hésité sur le genre de *semen*, en revanche il connaît bien le genre neutre de *gaudium* et d'*ingenium*, qu'il emploie fréquemment : c'est donc bien la forme du comparatif qui est problématique. Dans mon article sur la langue des *Synonyma* (dans *ALMA*, 62, 2004, p. 86), j'ai interprété la forme *ardentior* comme une simple inadvertance de l'auteur, mais aujourd'hui je commence à trouver suspect le nombre de comparatifs neutres en *-ior* : Isidore avait-il tendance à aligner le comparatif des adjectifs neutres sur le masculin-féminin, réservant les formes en *-ius* aux adverbes ? En attendant une recherche plus complète, je répondrais malgré tout par la négative : dans les livres XI et XX des *Étymologies*, les comparatifs en *-ius* sont principalement des adverbes, mais en XX, 1, 7 [2, 4], *incommodius* est bien un adjectif ; on trouve aussi de très nombreux adjectifs neutres en *-ius* dans les *Synonyma* (notamment dans les séries du type *nihil est melius* en I, 52, II, 65 et II, 103). Cependant il faudrait peut-être élargir et approfondir cette enquête, en l'étendant aux contemporains d'Isidore (dans *ALMA*, 62, 2004, p. 86 n. 131, j'ai signalé un cas semblable chez Léandre de Séville : *munificentior... praemium*).

¹¹ Source déjà repérée par R. MALTBY, *art. cit.*, p. 447.

Dans le domaine de la syntaxe, il faut noter l'emploi transitif de *careo* (XI, 1, 88; XX, 1, 36 [2, 33] et 2 [3], 15) et d'*utor* (XI, 3, 18 et 29; XX, 5 [6], 9; 13 [14], 3). Autre phénomène banal en latin tardif, la confusion des genres et des adverbes de lieu: l'auteur emploie *in aere* (XI, 1, 20) et *foris* (XI, 1, 49) alors qu'il y a mouvement. On rappellera aussi le goût d'Isidore pour les propositions infinitives sans verbe introducteur: XI, 1, 28; 1, 126; 1, 133; 1, 142; 3, 13; XX, 13 [14], 13; 15 [16], 3.

Puisque la revue *ALMA* est consacrée à la lexicographie, ses lecteurs ne peuvent que se réjouir de la qualité des *index uerborum notabilium*. L'index du livre XX, en particulier, est à la fois complet et très bien conçu, car il comporte non seulement les lemmes, les mots rares, mais aussi le vocabulaire métalinguistique (*aio, deriuatio, quasi*, etc.). Dans l'index du livre XI, on peut ajouter *confrangere* (XI, 1, 52), bon exemple de recombinaison (cf. V. Väänänen, *op. cit.*, § 205). Et il faut rappeler ici l'existence d'*abuncus* et peut-être de *capitium*, déjà commentés plus haut.

Jacques ELFASSI
Université de Metz

Alexandri Neckam Sacerdos ad altare, cura et studio Christopher J. McDONOUGH, Turnhout, Brepols, 2010 (*Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis*, 227), LXX-294 p.

Né à St. Albans en septembre 1157, étudiant à Paris entre 1175 et 1182, enseignant à Dunstable entre 1183 et 1190, puis à St. Albans et à Oxford, Alexandre Neckam est finalement élu en 1213 abbé de Cirencester, charge qu'il occupe jusqu'à sa mort le 31 mars 1217. L'ensemble de son œuvre, faite de commentaires bibliques et d'ouvrages pédagogiques, reflète son double souci de formation grammaticale et spirituelle, cumulant même les deux genres dans les *Corrogationes Promothei*. Après l'édition de la *Suppletio defectuum*¹² et du *Commentum super Martianum*¹³, Christopher J. McDonough donne ici accès à un pan supplémentaire de l'œuvre d'Alexandre Neckam avec la première édition complète du *Sacerdos ad altare*, fondée sur l'unique manuscrit subsistant, Cambridge, Gonville and Caius College, 385/605 (XIII^e s.). Dans le cas de ce texte, écrit dans la dernière partie de la vie d'Alexandre Neckam, aucun prologue ne vient nommer l'auteur, et Chr. McDonough rappelle que c'est à C.H. Haskins et R.W. Hunt que l'on doit la restitution à Alexandre Neckam de l'ensemble formé par le texte et ses gloses. Concernant sa datation, une citation de la *Gemma ecclesiastica* de Giraud de Barri et de la *Laus diuinae sapientiae* d'Alexandre lui-même autorisent à situer le *Sacerdos ad altare* dans la première décennie du XIII^e siècle.

En l'absence de prologue, les intentions de l'auteur se laissent déduire des parallèles qui existent avec le reste de son œuvre. Il s'agit encore une fois d'éduquer les clercs, ce

¹² Alexander Neckam, *Suppletio defectuum*. Book I. Alexander Neckam on plants, birds and animals. A Supplement to the *Laus Sapientie Divine*, edited from Paris, B. N. Lat., MS 11867 by Christopher J. McDONOUGH, Firenze, 1999 (*Per Verba. Testi mediolatini con traduzioni*, 12).

¹³ Alexander Neckam, *Commentum Super Martianum*, edited by Christopher J. McDONOUGH, Firenze, 2006 (*Millemio Medievale*, 64).